

Je descends la petite rue. Entre ses hautes façades, étroitement resserrées, parcourues par leurs fers noirs, le ciel est blanc. Le soleil s'est voilé mais il continue de donner sur les murs qu'il éclaire d'une lumière sans éclat où mon ombre perd ses contours. La chaleur point des pierres, la chaleur sourde, mille petites aiguilles qui s'enfoncent dans ma peau. Les murs l'ont accumulée depuis le matin, le matin bleu que je regardais tout à l'heure du balcon fleuri de l'appartement, dressé sous le ciel, au milieu des fleurs mauves et jaunes de Tatiana. Je marche mal, mes épaules larges et plates, mes hanches tanguent. Elle me disait, ma petite cousine de sept ans : Tu marches, on dirait que tu as bu. On affirmait que j'avais

une jambe plus longue que l'autre ; que je boitais en raison de quelque souffrance.

Sur ma chemise marine, à l'endroit des aisselles et dans le dos, s'épanouissent les taches sombres que je regarderai, sentirai en rentrant ; le tissu trempé colle à ma peau et gêne mes mouvements. Des gouttes de sueur percent à la racine de mes cheveux, de l'argent froid, mes tempes grises, percent sur mes lèvres qu'elles irritent. Il est une heure, une chaleur orange se vautre sur ma ville, comme un fauve repu. La rue est vide, personne ne vient à ma rencontre, personne ne verra mon visage.

Je me retourne. Derrière moi, il n'y a personne, sinon, loin, un touriste en short. Il avance lentement le long des grilles du Luxembourg qui se détachent de la haie sombre, surmontées de leurs lames d'or.

Je regarde ce paysage un long moment, debout, immobile, étrange. Je suis grand et mince, je me tiens le ventre en avant.

Le trottoir brûlant s'étend devant moi, renvoyant la lumière, grise maintenant. Mes chaussures s'élèvent l'une après l'autre dans cette lumière, puis se posent et recommencent. J'évite une tache d'urine séchée au pied du mur. Elle se prolonge en deux filets sur le ciment du trottoir. Je me demande pourquoi deux. Juste après, une merde écrasée, suivie de traînées brunes. Je cesse de marcher, lève les yeux sur la rue qui s'incurve : elle est couverte d'ex-

créments, d'autres merdes noires ou brunes, jaunes, d'autres traînées, des rigoles, des taches informes au bas des pierres. Sur l'île, un jour le niveau de la mer avait baissé ; personne n'avait jamais vu cela, personne ne pouvait l'expliquer. Mais tous les soirs, le lagon découvrait ses coraux noirs, jaunes et bruns comme ces étrons sur le trottoir, et une étrange odeur de coquillages morts arrivait. Je marche dans une rue du quartier Vavin, Paris. Malgré la chaleur qui monte, cela ne sent rien. Je me penche. De plus près, oui, ça sent.

J'avance dans la lumière grise qui monte en nappes transparentes et brillantes au-dessus de l'asphalte. L'autre trottoir est dans l'ombre morte où je ne veux pas aller. Le gris des murs est plus sombre qu'ici. Les boutiques sont fermées, leurs vitrines éteintes, protégées par des grilles, repoussent. Je suis un homme, j'ai été juif, je reviens d'un asile.

Je marche. Soudain, devant moi, une sonnerie. Une entrée d'immeuble ; la lumière y est verte, comme là-bas la mer où je sautais, verte au bord du récif. Derrière, il y a un jardin. La porte est faite d'un verre épais et de métaux ouvragés. Un pêne d'acier sort de sa gâche avec un bruit sec. La porte est ouverte et une fille se trouve dans la rue. Je l'ai entrevue de profil. Son visage est hâlé, encadré de cheveux noirs bouclés. Le nez, busqué. Elle avance devant moi, elle porte un short blanc, ses hanches,

ses cuisses sont pleines. M'a-t-elle vu ? Je la regarde marcher, je regarde les hanches qui roulent doucement dans la lumière grise. Je me demande si j'ai envie d'elle. Oui mais d'un désir malade, de tête, forcené comme le vent qui soufflait dans le couloir extérieur de la villa au toit de tôle. La fille s'arrête devant une porte. Elle appuie sur le bouton du parlophone, dit : C'est moi. Une voix d'homme jeune répond : J'ouvre, le bruit électrique se fait entendre. La fille pousse la porte qui se referme sur elle au moment où je passe. Tout à l'heure, ces deux-là vont baiser dans la chaleur, derrière les rideaux clos contre les regards, les fenêtres sont ouvertes, les rideaux battent.

La canicule, insupportable. Une eau acide me transperce la peau, en piqûres dans les cheveux, sur le visage. Un Christ pleurant sa sueur parmi les pierres d'une rue. Je marche de plus en plus mal, mes membres se désarticulent. Mon pas mange la lumière mais la lumière revient sans cesse devant moi, sinueuse le long des murs, s'étendant sur le ciment du trottoir, en mue de couleuvre. Je suis un homme, je suis un homme debout, maigre et long, une statue de Giacometti.

J'arrive au croisement. La rue que je suis se dédouble à l'endroit où elle en rencontre une autre, menant vers celle où j'habite. Dans le prolongement de l'immeuble qui sépare les deux rues géminées,

il y a une petite place triangulaire : la surface d'une salle à manger, entourée d'arbustes, trois bancs, un marronnier. Je m'arrête pour me reposer. L'hiver, une bande de vagabonds s'installe ici. Ils ont le visage sale, les mains noires, ils portent des manteaux sombres. À leurs pieds, des litres de vin, des vomissures. Ils proposent aux passants la femme ivre et laide qui les accompagne. Ils menacent, ils m'ont menacé, « Fais gaffe », je n'ai pas répondu. Ils ne sont pas là l'été, ils vont dans leurs terres du Sud. Je m'assois sur un banc à l'ombre malgré ma répugnance. Devant moi, il y a un petit plan incliné de béton surmonté d'une fenêtre grillagée. Je vois un visage de femme, des cheveux blonds, courts.

Je me repose, jambes étendues, bras en croix le long du dossier de bois, le seul homme ici. La lumière grise est partout, elle s'élève du sol en fioles huileuses, monte le long des façades de la place ravalées il y a peu, d'une blancheur d'os, les façades d'où ne vient aucun signe de vie et d'où quelqu'un me regarde peut-être, caché derrière les rideaux, moi, à demi-allongé sur le banc, offert au disque aveuglant du soleil qui brille comme une cymbale d'acier dans les nuages. La lumière, le disque blanc, aveuglant, la chaleur... Ne pas tenter de s'accorder, c'est impossible, mais ne rien faire, ne pas résister à cette force trop grande pour soi, accepter, ne pas lutter.

Je regarde mes chaussures brun-rouge, leur bout rond brille, elles sont cirées ; c'est une chose que je fais encore, une de celles qui ne sont pas perdues au fond de cet été. Quelle heure est-il ? Presque deux heures, je ne suis plus seul, des gens passent, touristes, promeneurs du quartier que je reconnais parfois, clients des épiciers arabes, isolés ou en groupes riant de je ne sais quoi, de moi peut-être mais non, pourquoi rirait-on de moi ? Je les observe, je regarde les femmes. En prendre une, la voler.

Je me repose dans la lumière. Un vent léger se lève, qui me rafraîchit. Je me suis levé tard ce matin. J'avais mis le réveil à sonner tôt mais j'ai coupé la sonnerie. Je suis resté longtemps entre veille et sommeil. J'ai fini par me lever, sans raison, comme j'étais resté dans le grand lit, sans raison. Après le petit déjeuner et la douche, j'ai ouvert les volets et la lumière est rentrée dans la pièce. Je me suis avancé sur le balcon, dans le soleil, au milieu des fleurs de Tatiana. J'ai fumé ma première cigarette, il devait être onze heures, le ciel était bleu.

Je suis assis sur le banc. Des nuages arrivent, poussés par le vent. Les gens marchent plus vite, leurs propos sont brefs. Le soleil n'éclaire plus la place que par endroits. Pourtant, la chaleur reste. Je regarde le ciel. Il est en partie voilé par les nuages. D'autres avancent, formant avec les premiers des amas sombres, où un puits de lumière se creuse

parfois qui laisse transparaître un halo aveuglant. Je tends le bras dans sa direction. Je regarde ma main, mes doigts ouverts se détachent sur le ciel gris. Ma paume est parcourue de sillons, de ridules, ma paume rose et blanche. L'orage menace. Je reste, je veux voir. Je regarde le ciel, de plus en plus sombre, le jeu du vent et des nuages, qui quelquefois découvre le nimbe brillant du soleil. Les jours de temps gris, autrefois, on voyait, liant le ciel à la mer, un rectangle foncé, comme un drap suspendu à l'horizon ; c'était un grain, qui tombait au loin. Un jour, la maison avait été partagée. Dans le jardin et sur une moitié du toit, il faisait beau. Côté lagon, il pleuvait.

Deux heures et demie, maintenant. Il ne passe plus personne. La place est déserte, le ciel presque noir. Au bas de l'horizon, il est jaune comme un chien mort. Des lampes se sont allumées aux fenêtres. Un grondement se fait entendre. Il faut rentrer. Je prends la rue Notre-Dame des Champs puis tourne dans la mienne. Je marche vite, les yeux au sol. La rue est étroite, ses hautes façades, resserrées. De là-haut, on me voit, grand insecte épuisé, avançant péniblement dans la rue brune. La fille châtain parle de moi à sa fenêtre : C'est un désespéré. Sa présence se diffuse, s'élargit à tout l'alignement des chambres de bonnes, le dernier avant le ciel.